

Lo vîlhio dévesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 18

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



COQUIN DE PRINTEMPS !

NE serait-il pas en train de perdre sa bonne vieille réputation, ce coquin de printemps ? Peut-être est-il encore un peu coquin ; mais, printemps, il semble qu'il le soit moins ; son soleil est fort souvent mêlé de pluie et de froidure. Dans bien des logis, les poêles ronflent toujours.

Ces jours derniers, il est vrai, ça va un peu mieux ; les nuages ont déclaré la grève. Les bons petits vieux et les petites vieilles sortent, tremblottants, à petits pas, s'appuyant sur leur canne ou leur ombrelle, et vont vite se blottir dans un rayon de soleil. Les gosses, à demi-nus et déjà bronzés, s'ébattent dans la rue et sur les promenades ; ils font des pâtés de sable. Les oiseaux roucoulent dans les taillis ; les papillons, encore un peu hésitants, se risquent de fleur en fleur. L'air est bourdonnant d'insectes de tout genre. Les prés sont verdoyants et dans les champs ensemencés on voit déjà poindre les bourgeons. La vigne, elle aussi, insouciant des gelées, collabore à la fête du printemps. Elle « pleure » ; mais ce sont larmes de joie.

Profitez, profitez, les jours vont vite. L'été est à la porte et l'automne est sur ses talons. Oh ! mais n'en parlons pas ; jouissons du présent ; vivons au jour le jour. C'est du reste ce qu'il y a de mieux à faire depuis la guerre, car on ne sait plus où l'on va ni le sort qui nous attend.

Et dire qu'il est malgré ça des gens qui ont souci de s'enrichir. C'est à n'y pas croire. Ne dit-on pourtant pas que l'argent ne fait pas le bonheur ? Quelle vérité ! Oh ! sans doute, il est des gens qui prétendent que si l'argent ne fait pas le bonheur, il y aide largement. Il y a aussi du vrai en cela. Qu'en pensez-vous ?

Ce coquin de printemps, il donne un attrait de plus aux jolis minois qu'abritent les chapeaux dernier cri ; il met un éclair dans le regard de la jeunesse ; il entr'ouvre les corsages et dégage les épaules. Cupidon rôde ; soyons sur nos gardes.

Et puis ces tristes saints qui nous guettent : Mammert, Pancrace et Pégrin. Que nous réservent-ils ? Seront-ils bien ou mal tournés ? Ah ! puissent-ils nous épargner. Nous avons plus que jamais besoin des dons de la nature.

Perché sur une haute branche voisine de la fenêtre, un merle nous regarde en sifflottant. Il semble trouver drôle que par un si beau temps, nous soyons assis à notre table de travail. « Qu'a-t-il donc, se demande-t-il, à noircir tant de papier et à quoi cela rime-t-il ? »

— Et le lecteur, donc, monsieur le merle, il attend...

Pauvre lecteur ! Coquin de printemps ! J. M.

Ouf !... — Entendu l'autre jour :

Si les Vaudois de 1723 ont exécuté Davel, ceux de 1923 l'ont mis en « pièces ».

Il n'y a eu, en effet, pas moins de sept pièces de théâtre.

R.

Dialogue conjugal. — Je vais demain en ville pour voir les nouveaux chapeaux.

— Vous oubliez, ma chère, que demain c'est dimanche. Les magasins seront fermés.

— Qui vous parle de magasins ? J'ai tout simplement l'intention d'aller à l'église.



ON CAÏON QU'ÉTAI 'NA CAÏETTA

DJEDION l'avai maryâ la Méry à Toupin. L'étai onna fenna/asse tsecagnâre qu'on tavan borgne et lo pouro Djedion n'avai pas tot plloriâ ao bri, que desant lè dzein.

On coup, Djedion l'avai atsetâ vè lo tia-caïon onna bouna sâocesse ao fêdzo po li et sa fenna. Quand l'irant tota medja, l'homme dit dinse :

— L'étai de la bouna sâocesse de caïon !

— De caïon, son bi diablo. L'è bo et bin de la sâocesse de caïetta, que dit la fenna po lo mourgâ.

— Na, de caïon.

— De caïetta, t'è dio ! que repond la contrèyâre.

— De caïon !

— De caïetta ! L'étai onna dama caïon, lè mâclion sant pas asse bon.

— De caïetta, se te vâo.

— Quemet ! Lâi a pas de « se te vâo » ; l'étai onna caïetta.

— Va que sâi de. T'è t'a medzi de la caïetta et mè dâo caïon. T'a pas pu acheintre la savâo de mè mooce.

— L'è acheintu. L'étai de la caïetta !

— Quemet te voudri, Méry.

— Quemet ie voudri ! L'è po mè contrèyi. Ma mère mè lo desâi bin que sarî malhirâosa avoué t'è.

— Oh ! ta mère !

— Eh bin ! que ! farâi bi vére que t'ausse à menâ la leinga su ma mère ! Vo l'oude ! Su ma mère ! Porquie mè sâ-io maryâie. Et lâi a pas pi houit dzo ! Quinta cordâ à teri ! Et porquie mè fa-te la vya ? Simplliement por cein que ne vu pas dere qu'onna caïetta l'è on caïon ! Eh bin, na ! L'étai onna caïetta, ou-to ? Onna caïetta ! Sarî âi rancot que deri que l'étai onna caïetta !

— Que lo bon Dieu preservâi lè caïon d'avai po fenne dâi caïette quemet t'è.

— L'è t'è que t'i on pouâi. Caïon que t'i !

Et po avâi la paix, Djedion laisse soletta sa fenna que fasâi état de fère allâ sè brotse¹ et va ao pâilo d'amon sè reduire por cein que l'étai mafi.

La Méry bataillive adî :

— Dévant lo boriâu lo deri. L'étai onna caïetta ! Mimameint onna puchenta caïetta.

Et terive adî son coton po menâ sè brotse, tot pllian, po lo pas trossâ.

Mâ, tot d'on coup, lo coton sè teindyâ. Le tire on bocon pllie fè. Teindyâ adî. Lo coton passâve dèso la porta.

— Mon bedan l'arâi rebedoulâ lo ploton, que sè dit dinse. L'è z'homme savant rein fère que dâo mau ! L'è lo min que l'a de la tchance de m'avâi.

La Méry s'étâi levâie, l'avâi eimpougni la

¹ Tricoter. L'è brotse : aiguilles à tricoter.

clière. Lo coton montâve lè z'ègrâ, teindu quemet dâo fiertsau.

— Se bahia que cein vâo à dere, que desâi. Mon coton n'è pas montâ tot solet amon.

Ne peinsâve pe rein mè âi caïette ; l'étâi la tiuriosità que la fasâi suivre son coton que l'a menâ dein lo pâilo iô l'étâi Djedion. Lo coton montâve dessus lo lhi, pu dèso lo lèvet, iô Djedion l'avâi betâ la bouêse eintremi de sè dâi de pi et pu passâ à n'on chêtôn dè coute li.

— Méry, que lâi fâ dinse Djedion, t'averto que t'è faut pas recoumeinci à tsecagni po dâi rein, sein quie, gâ ! Su tant bon qu'on vâo, mâ faut pas mè fère passâ po bedan. I'è vu que te sâ, tot parâi, teri lo fi, prâo pllian po que ne sè trosse pas. Mâ, quand te m'a niézi su t'è caïette, dâo diablo se sé porquie t'a teri tant fè lo fi que djeint l'homme et la fenna et que l'a à nom la *cordetta dâo maryâdzo*. Clia cordetta l'è oncora pllie finna que ton fi de coton, et on iâdzo trossâie va la rapistoquâ po que sâi quemet du dévant. Se te tire trâo fè, lo fi pète, et, se pète, ie t'è pllianto quie avoué ta caïetta. Ora, cutsete se te vâo et pu laisse mè droumi. Quand on hommo l'è maryâ avoué 'na contrèyâre, se pâo droumi sat âo houit hâore, l'è adî dâo bon teimps de gagni.

Et du cli dzo, la Méry l'a étâi tant dâoce avoué son hommo et tant bouna que l'ant z'u einseimblia houit valet sein comptâ lè fêmalle.

Marc à Louis, du Conteur.

LE MOUTARDIER DU PAPE

« Il se croit moutardier du pape. » C'est une expression par laquelle on désigne quelqu'un dont la fierté est excessive. En voici l'origine :

Le pape Jean XXII était originaire de Cahors. Il vint, certain jour, de Dijon, un cousin qui insista beaucoup pour obtenir un emploi à la cour pontificale.

— Que sais-tu faire ? demanda Sa Sainteté.

— Très Saint-Père, à Dijon, nous ne savons tous faire que de la moutarde.

— Parfait, je te nomme donc moutardier du pape. Quelques jours plus tard arriva à Rome un autre cousin de Jean XXII, de Dijon également, et qui avait fait le voyage dans le même dessein.

— Je ne puis, lui dit le pape, te nommer que mon second moutardier. Encore est-il nécessaire que le premier titulaire y consente.

Jean XXII comptait sur le refus du dit titulaire qu'il savait fort jaloux de ses prérogatives. Mais il advint précisément le contraire. Le cousin numéro un se déclara enchanté d'un événement qui le conférerait le titre de premier moutardier.

Et, fier, il se fit faire un costume vert comme, avec un moutardier en sautoir et cette devise :

« Je chatouille la bouche et je pique le nez. »

Quant à la question des appointements, le pape crut en être quitte en promettant à ses deux moutardiens de ne pas les oublier sur son testament.

— Saint-Père, autant vaudrait de la moutarde après dîner...

Et Jean XXII, bienveillant, octroya mille ducats à son premier moutardier et cinq cents au second.

Malheureuse coquille. — Une maison de commerce vient d'établir le règlement concernant l'engagement des employés.

On apporte la première épreuve où l'on peut lire, non sans stupeur :

« Les employés ne seront considérés comme définitivement enrégés qu'après trois mois... etc. »